

L'AMOUR SOUFFRANT

Par le PÈRE IVES DE PARIS

Capucin

A PARIS

Chez DENYS THIERRY
Rue Saint Jacques, à l'Image
S. Denys.

M. DC. XLIII

Avec Approbation & Privilège.

Un livre intitulé

LES PROGRÈS DE L'AMOUR DIVIN

Où il est traité de

L'AMOUR

NAISSANT,

SOUFFRANT,

AGISSANT

Et JOUISSANT

Composé par le P. IVES DE PARIS Capucin.

Approbation des docteurs

en la faculté de théologie à Paris

8 Décembre 1642

*Approbation des Prédicateurs de l'Ordre de St François
Capucins*

Paris, couvent de l'Assomption

18 Décembre 1642

Privilège du roi

Paris 9 Décembre 1642

Achevé d'imprimé

23 Décembre 1642

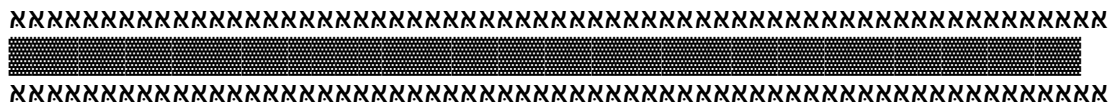


TABLE DES CHAPITRES

L'amour souffrant

Avant propos 1

Chap. I <i>L'amour de Dieu e peut être dans le cœur de l'homme sans quelques souffrances</i>	p. 11
Chap. II <i>Les souffrances de l'amour sont dans les symptômes d'une heureuse mort</i>	p. 18
Chap. III. <i>La mort des sens</i>	p. 27
Chap. IV <i>La mort de l'esprit humain</i>	p. 42
Chap. V <i>La mort de la propre volonté</i>	p. 54
Chap. VI <i>Détachement aisé des choses sensibles Par le moyen de l'amour</i>	p. 67
Chap. VII <i>L'attaque des tentations</i>	p. 80
Chap. VIII <i>Pertes des consolations divines</i>	p. 91

Chap. IX <i>Pratiques dans les sécheresses</i>	p. 105
Chap. X <i>Des scrupules</i>	p. 115
Chap. XI <i>Du peu de progrès en la vertu</i>	p. 128
Chap. XII <i>Des infirmités du corps</i>	p. 140
Chap. XIII <i>Des souffrances volontaires</i>	p. 151
Chap. XIV <i>Compassion aux douleurs de Jésus</i>	p. 165
Chap. XV <i>Compatir aux infirmités du prochain</i>	p. 174
Chap. XVI <i>Du zèle</i>	p. 186
Chap. XVII <i>Du zèle indiscret</i>	p. 197
Chap. XVIII <i>La persécution des méchants</i>	p. 213
Chap. XIX <i>Désirs impatients de la gloire</i>	p. 223
Chap. XX <i>Du martyr</i>	p. 236

Fin 246

continuellement le Ciel et la terre, qui sont les deux sources de notre vie ; notre Foi doit de même tenir toujours ses vues attachées sur la divinité et sur l'humanité, sur la mort et sur la résurrection, sur les peines et sur la gloire du Fils de Dieu, sur ces deux extrémités, qu'il a jointes en sa personne, pour être l'objet /6/ de nos espérances.

Néanmoins, si la Croix ne nous était qu'un mystère de Religion, il semble que l'usage n'en devrait pas être si commun, crainte qu'il ne rabattit quelque chose de son estime, et qu'on perdît le sentiment de respect, dans cette extrême familiarité : Si elle est l'instrument de notre salut, il semble qu'elle ne devrait pas être plus exposée, que l'étaient anciennement les Tables de la Loi, et le bâton qui avait tant fait de prodiges : Il semble qu'elle devrait être mise sous le voile, comme les autres mystères, et comme on l'y tient au temps qu'on veut exciter le peuple, à lui /7/ rendre plus de vénération. Il faut donc dire qu'elle est toujours en vue, pour nous servir comme de modèle en la conduite de notre vie ; comme les livrées que portaient les Juifs, pour se ressouvenir de la Loi ; comme une règle qui doit ajuster tout ce que nous opérons en notre édifice spirituel, comme une lumière qui ne nous montrerait pas notre chemine, si nous ne l'avions toujours en présence.

Elle nous apprend que le Chrétien doit être mort et crucifié au monde, comme dit l'Apôtre [Gal 6,14]; de sorte qu'il ne le quitte pas seulement avec mépris, mais que ses affections en soient si fort /8/ éloignées, que les usages mêmes nécessaires à la vie, lui tiennent lieu d'un supplice. C'est un mystère, qui pour être continuellement devant nos yeux, ne laisse pas de nous donner toujours de l'admiration ; que comme en Jésus-Christ la nature humaine fut jointe à la divine, et les félicités de la gloire, avec le plus cruel et plus honteux de tous les tourments, qu'ainsi notre perfection se rencontre dans un extrême abaissement de la nature, et qu'il nous faut tirer nos joies de nos larmes, nos plaisirs de nos douleurs, notre vie de notre mort. La Croix semble nous faire cette sensible démonstration /9/ par la figure, où ses parties opposées, qui regardent celles du monde, forment néanmoins des angles droits, égaux, et qui prennent leur justesse d'un centre commun ; C'est la sublime science des saints, dit l'Apôtre, de bien connaître l'étendue, la profondeur, toutes les dimensions de la charité de Jésus-Christ ; de comprendre cet indicible secret de l'humilité qui l'abaisse, de la divinité qui le relève, de l'amour qui le partage au salut de tous les hommes, qui les réunit et qui les reporte à Dieu.

La Croix est un grand mystère, dit S. Paul [Col 1,26], parce qu'elle est l'origine de plusieurs autres et qu'elle a ses /10/ lumières mêlées d'obscurités, comme les principes qui ne reçoivent point de preuves : Elle est la source de notre bonheur, puisque c'est par elle que Jésus-Christ a voulu faire couler dessus nous ses grâces. Car il faut, dit le grand Maître de la perfection, que le grain se corrompe avant que germer, il faut souffrir la privation de l'ancienne forme, avant qu'en recevoir une nouvelle ; il faut perdre l'esprit du monde, pour prendre celui de Dieu C'est pourquoi je fais ce petit Traité des souffrances de l'amour divin, avant que parler de ses effets parce qu'elles leur servent de disposition.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

**L'AMOUR DE DIEU NE PEUT ETRE
DANS LE CŒUR DE L'HOMME
SANS QUELQUES SOUFFRANCES.**

CHAPITRE I.

Nous commençons la vie de l'esprit, aussi bien que celle du corps, par les larmes, et ces deux diverses naissances ont des symptômes, qui sont fort semblables. Un enfant nouveau-né, pleure, parce qu'il souffre en ses parties nouvellement arrachées, qui l'attachaient au lieu de sa formation, comme /12/ une plante à la terre : l'estomac, le cœur, le poumon commencent d'entrer en l'exercice de leurs facultés, avec des battements qui donnent des étendues fort sensibles à la délicatesse de leurs substances, et qui en cette nouveauté choquent rudement les parties voisines ; le cuir encore trop lâche permet le passage à l'air qui blesse les nerfs ; peut-être aussi que cette faible complexion qui commence d'être exposée aux influences du Ciel, souffre autant sous leur abord, que notre œil sous une trop grande et prompte lumière.

Représentez-vous de même que les anciennes habitudes /13/ attachaient un homme au monde, par l'intérêt de tous les sens ; Et quoiqu'il fut là dans les ténèbres, dans l'assoupissement, dans l'impureté, une profonde ignorance d'un meilleur état lui faisait tenir sa condition bienheureuse ; c'est pourquoi l'amour divin ne peut rompre toutes ces attaches, qu'avec des violences fort sensibles à la nature : Notre âme a véritablement quelques secrètes inclinations à la connaissance et à l'amour de Dieu ; mais quant il lui en faut produire les actes, c'est avec des efforts inaccoutumés, des dilatations de cœur, des transports, et des contraintes, qui lui deviennent un supplice /14/ : Elle abandonna toutes les délices de la terre quand elle reçut les sentiments divins, et ces premiers attraites de la grâce, qui opèrent sa vocation : dès ces commencements si magnifiques elle crut avoir acquis une constante félicité, et que cette nouvelle vie lui serait une région de paix, où elle n'aurait plus qu'à faire des traités avantageux avec le Ciel ; néanmoins plus elle reçoit de lumières, qui lui découvrent l'objet infini de ses amours, plus elle se trouve impuissante de le

devant que recevoir la /19/ nouvelle vie de la grâce. Si la terre n'eut rien du Ciel, et si l'esprit divin ne faisait que l'investir, sans l'animer à ses belles productions, devant que les eaux se fussent retirées hors de sa surface, dans le creux de l'Océan : Si notre âme quoique spirituelle ne peut exercer les actes de raisonnement dans le corps, qu'après que la chaleur y a digéré l'excès des humidités qui l'incommodent ; comment notre cœur serait-il capable des impressions divines, s'il ne se décharge des sentiments, que les mauvaises inclinations de la nature y entretiennent.

Aimez Dieu, vous autres /20/ qui êtes Saints, dit le Prophète [Ps 30,24]. Car, comme l'explique S. Augustin, la sainteté seule, qui abandonne les délices de la terre, peut prétendre aux visions du Saint amour : Dieu et le monde sont deux termes opposés, de sorte qu'il faut s'éloigner de l'un pour joindre l'autre ; ce sont deux humeurs antipathiques, qui ne se peuvent souffrir dans un même cœur ; Il faut donc se vider, pour se remplir, dit ce Saint ; abandonner les objets des sens, pour se convertir à ceux de l'esprit, mourir aux sentiments du monde, pour vivre à ceux de la grâce. /21/

Jésus-Christ donne cette grande maxime à ceux qui aspirent à la perfection de renoncer à toutes choses, pour être reçus au nombre de ses disciples. Car Dieu qui est le souverain Monarque du monde, ne veut point partager l'empire de notre cœur, il ne veut point pactiser avec les sensualités ennemies de son esprit, et ne faut point espérer de paix, que par une défaite entière de ces puissances révoltées. Aussi dès aussitôt qu'une âme commence à traiter dans son intérieur, pour se rendre à l'amour divin, elle promet pour premier article de la capitulation, de /22/ quitter tous les désirs de la terre, de rompre toutes ses alliances avec les vantées et les crimes, pour se mettre toute entière sous la puissance de Dieu : Elle accomplit en cela les protestations qu'on avait faites, et les cérémonies qu'on avait gardées en lui donnant le Baptême. Car on renonce là publiquement aux abus du monde, et l'on verse l'eau sur la tête, pour représenter le déluge, qui noya toute la chair perdue dans les dissolutions, et qui fit un nouveau monde, plus propre à recevoir l'esprit de Dieu.

Le ver à soie demeure /23/ enseveli dans son peloton, sans prendre de nourriture, sans mouvement, sans les autres actions ordinaires de la vie, cependant que la nature désigne dessus son corps raccourci, les traits et qu'elle forme les parties d'un papillon ; à voir une personne nouvellement touchée de l'amour divin, elle est morte au monde, puisqu'elle n'est plus sensible à ses plaisirs : Néanmoins elle ne paraît pas encore animée de la vie du Ciel, puisqu'elle n'a pas la liberté de ses sublimes élévations, ni le goût de ses innocentes voluptés ; Mais comme la nature fait une pause /24/ entre deux mouvements qui ont leurs termes contraires ; ainsi la grâce tire un homme du monde à Dieu, par cet état aucunement mitoyen, entre la mort et la vie : sa mort est apparente, et sa vie cachée en Jésus-Christ, comme dit l'Apôtre [Col 3,3], jusques à ce qu'elle éclate par la sainteté des œuvres, et par la jouissance des grâces, dont je parle aux suivants Traités.

sacré, purifie le cœur, sépare le pur de l'impur, les affections célestes d'avec les animales, et fait ainsi mourir les ténèbres par la lumière, la confusion par la beauté, les impuretés par l'innocence, /30/ l'appétit des sens, par les pratiques de la mortification.

Les Anciens se représentaient Dieu comme un Soleil, qui envoie continuellement ses lumières et ses chaleurs sur les objets capables de les recevoir ; C'est pourquoi leur créance était que nous ne pouvons contribuer aucuns efforts, qui nous soient plus avantageux dans la vie spirituelle, que de purifier notre âme des ordures dont elle se salit par le commerce du corps, et de la rendre nette comme une belle glace de miroir, pour être parfaitement éclairée des illustrations divines. /31/ Jésus-Christ ne nous donne quasi que ce précepte, par tous les exemples de sa vie, et par les diverses leçons de sa doctrine, de mourir à tous les objets du monde, à tous les plaisirs des sens, et à toutes les affections naturelles de notre cœur qui les recherche. Il nous prescrit une manière de vie directement opposée à celle des Idolâtres qui se faisaient un Dieu de leur ventre, une vanité de leurs désordres, une gloire de leur ruine [*Gloria confusione ipsorum Philip 3,19*], et parce qu'il vient pour sauver le monde, il nous instruit à des pratiques contraires aux dissolutions qui furent punies par le déluge. Pour /32/ accomplir les figures de l'ancienne Loi, il ne veut plus d'autre circoncision que celle des cœurs ; Il veut qu'on l'adore en esprit et en vérité, c'est-à-dire dans une vie, autant qu'il se peut dégagée du corps, et contraire aux plaisirs des sens, qui ne sont pas vrais, parce qu'il ne nous rendent pas heureux : Ainsi l'Evangile nous représente l'Eglise comme un Ciel, et les fidèles comme des Anges, qui trouvent toutes leurs délices en la contemplation de la première vérité, et en l'amour du souverain bien : Ses conseils ne tendent qu'à nous dépouiller des passions /33/ animales, à nous rendre des victimes que la charité consacre, et que ses ferveurs immolent continuellement à la gloire de Jésus-Christ. Tous ceux qui lui appartiennent, dit l'Apôtre [Gal 4,25], crucifient leur chair, c'est-à-dire, qu'ils en font mourir les plaisirs, par les austérités, et comme ils tiennent leur vie, ils en doivent prendre la conduite de l'esprit.

Ce grand favori du Ciel, cet Ange de lumières, ce Séraphin en charité [1 Cor 9,27] ne laissait pas après toutes ses extases de recourir à la mortification, et quoique les soins de sa charge Apostolique, que les persécutions /34/ de ses ennemis donnassent beaucoup d'exercice à sa patience, il y ajoute encore les continuelles austérités du corps ; il le châtie comme un rebelle, il le tient en sujétion, comme un esclave fugitif ; et nous rend la raison de cette rigueur, afin qu'on s'y porte avec plus de courage sur son exemple. Il nous apprend, que selon la justice même de la Nature, le corps est d'une condition trop basse, pour aller du pair avec l'esprit, et qu'il n'est en cette société que comme les esclaves dans les familles, pour y obéir. Il le regarde comme un ennemi, dont il ne veut pas /35/ suivre les inclinations, et sur qui l'on prend avantage à la faveur de ce qu'on lui cause de faiblesse, et d'impuissance. Enfin c'est le sujet ordinaire qu'a notre Amour, pour montrer ce qu'il veut avoir de conformités avec la vie, avec la passion de Jésus-Christ, et c'est là-

dessus que les Conciles règlent la vie des personnes consacrées à l'Autel, qu'on estime honnête, de ce qu'elle est fort éloignée des plaisirs du monde.

C'est pourquoi je tiens les dévotions délicates, pour suspectes, parce qu'elles ne s'accordent pas avec les Conseils de l'Évangile, /36/ avec la vie de Jésus-Christ, avec les préceptes de l'Apôtre, avec l'exemple de tous les saints, et l'on a sujet de craindre que ces apparentes tranquillités de l'âme dans les délices des sens, ne soient des traités honteux avec l'ennemi de notre salut. Soyez contents du nécessaire, dit S. Paul, et donnez le superflu au soulagement de votre prochain ; Car quelle plus grande folie que se porter à des usages immodérés qui nous font perdre le mérite de la charité, qui divertissent, qui abattent, ou qui corrompent l'esprit, et qui ensuite de leurs mauvaises habitudes, nous entraînent /37/ comme des esclaves au mal, que notre conscience voudrait, et ne peut que fort difficilement éviter.

Quand je parle des mortifications, je condamne celles qui sont vaines superstitieuses ou indiscrettes : Car c'est une espèce de manie de se déchirer par les austérités pour gagner l'estime des hommes, c'est se rendre pire que ces esclaves anciens, qui s'exposaient publiquement à la flagellation pour emporter le prix de la constance ; c'est imiter les Turcs qui se découpent la chair, pour être considérés comme des hommes sans crainte /38/ de la douleur, et sans amour pour la vie. Quelques rigueurs qu'on se tienne, quelque contrainte que l'on donne à sa conduite, la Nature reprend ses droits avec de plus grandes avidités, dans les rencontres où elle ne croie pas avoir de témoins, les inclinations mises en liberté sont des escapades, qui renversent en un jour l'effet des postures étudiées durant plusieurs mois, et font reconnaître ces dévots pour des hypocrites.

La misère n'est guère moins grande des superstitieux, qui mettent toute la perfection en l'austérité de la vie, et qui se figurent /39/ des crimes dans les plus innocentes actions de la Nature : leur tempérament s'altère, leur pauvre petit esprit se gêne sans jouir d'aucune tranquillité dans cette dévotion tyrannique, qui désole ce qu'elle doit gouverner, et qui s'ensevelit elle-même dans ses ruines.

&L'indiscrétion est une autre espèce de folie qui perd par l'excès d'un jour, des forces que la Providence destinait à la piété de plusieurs années : ils tombent ordinairement dans des relâches toutes contraires à leurs premières ferveurs, et pour s'être voulu rendre trop mortifiés, ils deviennent /40/ dissolus ; comme les prodiges, pour se rétablir deviennent concussionnaires.

Je n'approuve donc qu'une mortification conduite selon les Règles de la prudence, qui donne au corps les nourritures et les relâches nécessaires, pour ce qu'il lui faut de forces dans ses emplois, et qui se rend Maitresse non pas ennemie de la Nature. Car si notre corps est un temple du saint Esprit, c'est une espèce de sacrilège, de le ruiner par des austérités excessives, comme de le profaner par des relâches criminelles ; Il faut donc seulement fermer les entrées des /41/ sens aux objets, qui peuvent salir l'intégrité de l'âme, et qui empêchent le sacrifice que l'on y doit faire en esprit et en vérité.

avantageux à notre ignorance, que de se rendre docile aux instructions du Ciel ? Y a-t-il rien de plus raisonnable, que de soumettre notre raison à la première vérité, qui est son premier mobile, et de vivre avec de tranquilles déférences, sous la direction de notre Père céleste. Il se plaît à traiter familièrement avec ces âmes candides [Prov 3,32], à les /47/ obliger de ses illustrations, qui leur font comme voir et toucher le secret des plus sublimes mystères. Cette simplicité n'est pas néanmoins contraire à la science, dans ceux que les fortes dispositions de la Nature, et le trait particulier de la grâce y appellent. C'est un même esprit, dit S. Paul [1 Cor12,4] qui donne à chacun des emplois selon sa portée, qui dans le corps de l'Eglise, donne plus de lumières aux yeux, que non pas aux pieds, et qui en cette hiérarchie, peut faire des Chérubins, comme des Séraphins, des Trônes et des Anges.

En ce qui regarde les mœurs, la simplicité s'éloigne /48/ tant qu'elle peut de l'affectation, du déguisement, de l'Hypocrisie ; elle méprise généreusement les craintes et les espérances humaines, quand il faut rendre gloire à Dieu par la publication d'une vérité ; elle va droit à sa fin, et marche avec autant de confiance entre les troupes de ses ennemis, que s'ils étaient sur pied pour sa garde : Elle ne trouble point la sérénité de ses beaux jours, elle ne se forge, et n'anticipe point de misères par les appréhensions de l'avenir, et faut que les actions du prochain soient extrêmement noires, si sa candeur ne les justifie./49/

L'esprit du monde est rempli de pensées vaines ou criminelles, parce que comme il a dessein de contenter toutes ses passions, rien ne l'empêche d'exécuter en Idée, ce que la fortune lui refuse et ce que les lois lui défendent. Au contraire l'esprit de Dieu met l'âme dans une intégrité qui ne présente que des objets innocents à la pensée, qui écarte toutes les idées profanes de ce sanctuaire, qui conjure saintement ces fantômes de l'Enfer, qui donne l'intellect, comme la plus noble de ses puissances, au plus noble de tous les objets. La /50/ Nature a tant de beautés, les Arts et les Sciences tant de secrets, la Foi tant de mystères, les ver tus tant de pratiques qui demandent nos attentions ; quelle apparence de les prodiguer en des pensées inutiles, et de rendre notre vie plus courte, par cette perte irréparable du temps ?

Après toutes ces extravagances la pauvre âme, se trouve lasse, désolée, de ne voir aucun effet de ses projets, et de n'avoir pas le plaisir de l'action, quoiqu'elle en contracte le crime. Faites une sure garde sur votre cœur, dit le sage [Prov 4,23] ; parce qu'il est investi /51/ d'ennemis toujours prêts de se jeter dedans, pour y faire leurs dégâts :sitôt qu'ils s'en peuvent emparer, ils y exercent une tyrannie qui viole le respect de toutes les lois, qui profane les sentiments religieux, et qui fait perdre la liberté avec l'innocence : Car ces pensées qui s'étendent sur des événements incertains, ont de suites infinies, des embarras, des brouilleries innombrables, qui empêchent l'âme de tenir conseil, et dans ses entretiens intérieurs, prendre les ordres de son salut.

manque à ce devoir, quand il fait sa propre volonté : Car il agit lors comme s'il était à lui-même dans l'indépendance de Dieu ; il le méconnaît pour son Seigneur, il veut se soustraire de son Empire, ne plus recevoir ses Lois, /57/ par un attentat d'une conséquence qui ôterait à sa divine Majesté le sceptre et la Monarchie du monde. C'est pourquoi cette propre volonté, qui se rend ainsi criminelle d'une félonie sacrilège et de lèse Majesté divine au premier chef, doit mourir.

C'est là le plus solennel acte de justice que doit faire la mortification pour rétablir en nous le Royaume de Dieu, comme il est au Ciel ; car c'est exterminer une rébellion semblable à celle de l'Ange Apostat, qui entreprit d'aller du pair avec cet être souverain ; c'est d'un coup /58/ retrancher tous les désordres des passions, qui n'exercent leurs violences que pour contenter celles de notre amour propre.

Les cieux se conservent leurs mouvements, tous les mixtes leurs vertus, les animaux leurs instincts, les espèces leurs propriétés, que la Loi divine leur donna dès l'instant de leur création, et après ces longues coutumes, la Nature se tient toujours prête d'agir d'une autre manière, lorsqu'elle en reçoit le commandement, parce qu'elle n'a ni droit ni action, que par l'expresse volonté de son créateur. Nous ne sommes pas déterminés à /59/ nos actions par une nécessité qui nous force, mais par des lumières qui nous instruisent, par des lois qui nous commandent, et qui ne violentent pas notre liberté afin de ne nous pas ôter le mérite de nos bonnes œuvres.

Si je me considère comme la Créature, comme le sujet, comme l'esclave racheté, comme l'enfant adoptif de Dieu, je ne dois point avoir d'autre principe de mes mouvements, que sa volonté, elle doit faire toutes mes affections, toutes mes délices, et ce me doit être assez de la connaître, pour l'accomplir ; Car la raison qui est un degré /60/ plus noble que l'instinct, se doit montrer aussi plus fidèle en sa conduite, qu'elle est obligée de se régler par les ordres de la première cause, et de la dernière fin. Je n'ai l'usage de la raison entre les choses d'ici-bas qui en sont privées, que pour suppléer au défaut que la contrainte met en leurs actions, et pour les reporter à leur principe, comme elles en sont écoulées, par la liberté et par l'amour : Mon âme est au rang des substances intellectuelles, pour offrir en ce monde le sacrifice de louange, que les esprits bienheureux lui font continuellement au Ciel, et /61/ ma perfection est comme la leur, à suivre les divines volontés, qui sont l'idée, la règle, la mesure de toutes les existences. C'est pourquoi Jésus-Christ, dit l'Evangile, n'est venu que pour faire la volonté de son Père ; Il nous instruit de même à la rechercher devant toutes choses : et quand il dit qu'elle est sa nourriture, il nous enseigne que notre âme en doit tirer ses forces et ses délices.

Tant que vous ferez votre propre volonté, les nouvelles faces que les objets prennent avec le temps, et par la réfraction de vos lumières, vous rendent /62/ sujet au repentir, aux inquiétudes ; et la conscience fait considérer les meilleures choses comme mauvaises, quand une intention si ravalée ne les porte pas plus loin que vous-même : Mais quand on agit simplement en vue de la volonté de Dieu, les plus basses actions deviennent sublimes, les plus tristes événements de la fortune

aller aux transports de ces sublimes sentiments, et ne peut refuser ses affections à cet objet infini, où se rencontre toute l'étendue de la bonté, et tous les motifs de l'amour. Hélas, dit-il, l'accès de cette souveraine Majesté me serait-il bien permis ? Est-il possible qu'une faible créature puisse avoir quelque commerce d'amitié avec un bien infini ; Mais si je ne le puis comprendre, si /69/ je ne le puis aimer autant qu'il le mérite, je l'aimerai autant que je puis. Dès cette heure je me consacre tout entier à lui ; Je ne veux plus avoir de pensées de désirs de vie, que pour son service. Les lumières et les consolations se redoublent dans cette âme jusques à des excès, qu'elle n'est plus capable de soutenir.

Croyez-vous qu'après ces spectacles, ces bienheureuses épreuves de l'éternité, elle puisse encore avoir des yeux et des amours pour les objets de la terre, tous, les empires, tous les négoces, toutes les ambitions des états, ne sont/ 70/ plus que des atomes dans ce vaste cœur qui est tout diffus en l'immensité de Dieu : le monde n'a plus de faveurs ni de voluptés, qui ne lui paraissent importunes après avoir goûté les plaisirs du Ciel : Plus elle comprend, plus elle aime Dieu, plus elle trouve de beautés qui la ravissent, et qui ne lui laissent que ce regret en lui donnant toutes ses affections, de n'en avoir pas assez pour les lui donner. Ainsi Dieu prend l'empire de ce cœur avec une sagesse impérieuse qui fait recevoir ses Lois sans résistance, comme dans la police du monde, et qui /71/ désarme les passions, sans qu'elles aient plus ni la force, ni l'audace de se soulever : C'est un gouvernement d'amour, dont la conduite est toute pleine de douceurs, où la raison se trouve libre, généreuse, souveraine sur les objets des sens, qu'elle éconduit, au lieu de combattre, et don elle se défait moins à la force, que par le mépris.

L'exercice seul de la mortification ne se peut tellement assujettir la Nature, qu'elle ne reprenne ses droits en mille rencontres ; qu'elle ne se déborde souvent avec plus de furie après ces /72/ contraintes, et qu'elle n'exerce à son tour, autant qu'on lui a fait souffrir de violence ; elle tient toujours l'esprit dans des alarmes, contraires ce semble à ce qu'il doit posséder de paix ; elle le travaille d'inquiétudes, elle l'emporte souvent à des pratiques superstitieuses ou indiscrettes où le perd dans des relâches désespérées, après lui avoir fait voir le peu de profit qu'il doit attendre de ce long travail. C'est pourquoi, comme la géométrie a son compas de proportion, l'Astronomie ses tables et ses instruments, les autres Arts d'autres méthodes qui en abrègent /73/ les effets. Ainsi la vie spirituelle a l'amour qui fait en peu de temps plus de progrès en la perfection, qu'on n'en pourrait espérer par l'austérité de plusieurs années.

L'eau et le feu sont deux éléments contraires, néanmoins propres à purger les corps ; mais le feu a cet effet plus prompt, plus vif, plus pénétrant : on peut dire de même que la mortification nettoie les impuretés des sens, mais l'amour porte ses flammes jusques dans le cœur qui est l'origine de tous les défauts, il y sépare les sentiments divins d'avec les terrestres, il éclaire, il purge, /74/ il subtilise, il transforme, et lui donne ses éminentes qualités, qui se répandent sans peine sur l'extérieur. C'est pourquoi S. Denys (*De coel Hier cap 13*) remarque qu'un Séraphin

qui est un Ange d'Amour purge le Prophète Isaïe pour le rendre en peu de temps un homme de Dieu, capable de faire entendre ses divines volontés, et de soutenir les intérêts de sa gloire parmi le peuple : Mon Dieu, dit David (Ps 59,12), mettez en moi un cœur épuré, et que tous mes sentiments soient animés de son nouvel esprit : Car comme la Nature commence la formation de notre corps par celle du /75/ cœur, la grâce y verse l'amour divin, qui est le principe de la nouvelle vie. Aussi notre Seigneur fait cette publique proclamation dans l'Évangile : Venez à moi tous vous autres, qui êtes accablés de travail, et de misères ; je vous donnerai du soulagement ; vous trouverez mon joug extrêmement doux, et la charge de mes commandements fort légère : d'autant dit S. Augustin qu'il nous y attache par les agréables liens de la charité, et que l'amour ne trouve point de travail en ses entreprises, qui ne lui soit des délices.

Je ne favorise point ici /76/ les dévotions délicates de ceux, qui sans rien refuser aux sens, s'imaginent de satisfaire suffisamment à Dieu, par des actes qu'ils appellent d'un pur amour. J'ai déjà dit que la sagesse ne rencontre point dans cet élément de voluptés animales ; que l'esprit de Dieu ne demeure point à cette heure, non plus qu'au temps du déluge, parmi les hommes de chair ; qu'étant ennemis de la croix, ils le sont de Jésus-Christ, et que cet imaginaire sainteté porte les présages de leur éternelle confusion. S'ils n'ont de l'amour que pour le Ciel, pourquoi s'attachent-ils /77/ tant aux plaisirs du corps, qui favorisent les mauvais desseins de la Nature corrompue, qui font une nécessité de leurs habitudes, qui divertissent l'esprit, qui salissent l'intégrité du cœur, qui prodiguent en des excès, des biens dus aux œuvres de la charité, enfin qui sont directement contraires à la vie, et à la doctrine de Jésus-Christ.

Je suis donc toujours dans ce sentiment, qu'il en faut venir aux pratiques de la mortification, mais je dis que son principal effet dépend des exercices de l'amour : il faut trancher les têtes de cet Hydre /78/ avec le fer ; mais elles renaissent et se multiplient, si l'on n'y porte le feu sacré. L'amour est l'âme qui donne des forces, du mouvement, de l'allégresse aux austérités, et comme c'est plutôt la générosité du courage, que la disposition du corps, qui emporte les victoires ; comme ce n'est pas la matière, mais les formes, et les qualités célestes, d'où viennent les grands effets dans la Nature, c'est moins la mortification que l'amour qui fait les grands progrès en la vertu : Néanmoins comme un bon courage agit mieux dans un corps bien fait, comme ces /79/ éminentes qualités sont plus vives dans une matière bien disposée, l'amour reçoit un surcroît de forces dans une vie qui se dégage autant qu'il se peut des choses sensibles ; et quoique l'austérité ne soit pas absolument nécessaire aux premières saillies de l'amour, on la doit après considérer, comme un retranchement, comme un fort, comme un équipage, comme un secours avantageux pour le défendre contre l'attaque des tentations.

On n'est pas même sans péril dans les sublimes emplois de la piété ; Ils choquent souvent l'âme en l'élevant, selon que dit le Prophète (*Allissisti me* Ps 1, et font naître mille imperfections qui la ravalent, comme les plus belles fleurs produisent les vers qui les rongent. On /85/ quitte Dieu pour ses présents ; on s'entretient dans une trop grande estime de soi-même, et trop petite des autres ; on donne à la Nature les mérites de la grâce, et l'on s'attribue, ce qui procède du Ciel. La vanité se glisse insensiblement dans les emplois exposés à la vue des hommes, elle cherche des louanges quand l'on veut donner de l'édification ; elle cache les vertus d'un voile transparent, elle les déguise, de sorte qu'elle soient reconnues, afin qu'elle soient plus curieusement recherchées ; et ses artifices sont communs de poursuivre /86/ la gloire en la fuyant.

Que peut faire un homme dans ces périls, avec des forces si faibles, des inclinations si mauvaises, des lumières si fautes, des facultés si peu fidèles qui le livrent à ses ennemis : Certes l'amour divin, qui ne demande que la paix et la perfection souffre extrêmement dans de si rudes attaques : où sont les libertés et les douceurs, que Jésus-Christ promet à celui qui le veut suivre, si l'esprit, la chair et le monde son conjurés contre son repos, et s'il ne trouve pas même ses assurances dans les pratiques de la piété. Mais /87/ il faut relever ici notre courage par ces promesses, et par cet oracle de l'Apôtre, que Dieu se montre toujours fidèle dans les secours qu'il nous donne pour achever l'œuvre de notre salut ; qu'il ne nous a pas sauvés du monde pour nous faire périr dans le port, que ses grâces nous présentent toujours plus de forces, que n'en peuvent avoir les tentations, et qu'elles nous mettent en état d'en tirer beaucoup de profits. C'est un procédé d'amour, dont l'apparence a des rigueurs semblables à celle d'un Père, qui oblige ses enfants au travail des exercices, et /88/ qui les laisse tomber dans les défauts, dont la haine ou le dommage leur donnent après plus de vigilance. Notre vertu, comme notre vie ne subsiste que par un rencontre de contraires ; Nous sommes ici dans un état qui regarde le Ciel par opposition, et comme nous recevons à droit ce qu'il nous envoie de sa gauche, nous devons tirer avantage et faire notre béatitude de ce qui semble procéder de ses colères.

Vous pensez être bien fort en la vertu, et que vos longs exercices de pénitence vous en avaient donné de puissantes habitudes /89/ : Vos pensées vous avaient fait marcher en triomphe parmi les objets de la vanité, entre les faveurs et les tyrannies de la fortune, comme entre des ennemis que votre courage avait défait ; et voilà qu'une petite rencontre, qui flatte vos inclinations, vous fait tomber dans des fautes dont un novice se fut bien gardé. O Vanité des jugements humains ! Le monde vous rend des respects comme à quelque personne éminente en sainteté ; et vous voilà languissant dans des ténèbres, dans un désordre, qui ne vous laisse plus que l'apparence de votre ancienne /90/ ferveur, comme on voit encore la même conformation de parties, et la croissance des cheveux sur un corps mort. Humiliez-vous sous la main toute puissante de Dieu, confessez que c'est d'elle que votre cœur tient tout ce qu'il avait de bons mouvements à la piété, que vous ne subsistez contre

l'attaque de vos ennemis que par ses se cours, que votre vie, votre foi, votre paix, vos consolations, sont un effet de ses pures miséricordes.



PERTE DES CONSOLATIONS DIVINES.

CHAPITRE VIII.

Tant que notre âme reçoit les lumières et les consolations divines, elle ne rencontre point de travail dans l'exercice des vertus qui ne lui semble léger, et même /92/ favorable à la générosité de son amour : les puissances qu'on a rappelées de tous les objets de la terre, se trouvent trop fortes et trop sublimes pour en recevoir des impressions, et ne paraissent plus qu'avec les éclatantes qualités des flammes qui les possèdent. Mon Dieu, dit le Prophète (Ps 118,32), quand vos douceurs ineffables dilatent mon cœur, je me trouve déchargé des pesanteurs de la nature, et dans une allégresse qui court sans fatigues par le chemin que nous marquent vos volontés. Car ce cœur qui commence la possession du souverain /93/ bien, n'a que des ardeurs pour s'y avancer, sans qu'aucunes choses ne soient capables de l'en divertir, et s'il conçoit de si grands désirs, il ne souffre point de peines en cette poursuite. Mais hélas, ces consolations ne sont ici que des torrents dont le cours n'est pas continu ! Au lieu de ces beaux jours de gloire, de ce paradis de délices, de cette paix que le monde ne peut donner, ce ne sont plus que ténèbres, que langueurs, que désordres, qui réduisent la pauvre âme à des extrémités où elle ne sait à quoi se résoudre : elle avait quitté le monde, /94/ et voilà que le Ciel la quitte, qu'il l'abandonne ce semble à la merci de ses ennemis, et d'une faiblesse portée d'elle-même à rechercher son soulagement parmi ses anciennes vanités : Après quelques efforts inutiles pour s'approcher de la Majesté divine, quand elle reconnaît enfin que l'accès ne lui en est plus possible ; elle se rebute de la prière, de la lecture, de la fréquentation des choses saintes ; l'idée qui lui reste de ses délices passées, ne lui sert qu'à lui faire voir par opposition le malheur de sa disgrâce ; et le péril de ses chutes. /95/

Quoi, Monseigneur, la vie qui se consacre à votre service, est-elle sujette aux mêmes inconstances que les Cours et les vanités du monde ? Si vous nous la figurez comme un Ciel, où l'on possède la béatitude, pourquoi ses lumières ne sont-elles pas sans occident, ses douceurs sans amertumes ? Et si elle prend part à la

gloire de votre résurrection, d'où vient qu'elle souffre encore toutes ces défaillances et ces symptômes de mort ? Cela se fait cependant, et les plus saints ne sont pas exempts de cette disgrâce qui leur arrive par les ordres d'une providence /96/ et générale et particulière.

Ces divines consolations sont véritablement quelques essais de l'éternité ; Mais qui étant reçus dans le temps, en prennent les qualités, et en doivent souffrir les vicissitudes : quelque sainte conduite que nous donnions à notre vie, toujours nous y sommes comme dans un voyage, où le repos ne doit pas être continu, parce qu'il ne doit servir qu'à reprendre assez de forces, pour achever ce qui nous reste encore de chemin. C'est une milice où les faveurs divines sont comme des monstres et /97/ des largesses que notre Prince fait en certain temps, pour soulager nos nécessités et pour animer nos courages par l'espérance de ce qui leur est promis au Ciel, après les fatigues de tous ces combats ; Ces délices spirituelles sont des fleurs, qui tombent pour se nouer en des fruits, moins beaux, mais plus utiles, pour notre bien particulier et celui de toute l'Eglise. C'est un lait dont la miséricorde divine nous nourrit durant la faiblesse de notre enfance, mais qu'elle change en une nourriture plus solide dans un âge plus avancé./98/

Il faut considérer le Chrétien comme un composé prodigieux de deux extrêmes de la Nature et de la grâce, qui le font vivre et mourir alternativement, et qui ne lui donnent la jouissance de la lumière céleste qu'après les intervalles de sa privation. Nous avons un Jésus ressuscité pour notre Père, une Eglise militante pour notre Mère ; nous tenons des deux, dans une constitution moyenne entre le repos et le travail, qui a ses temps de joies et de larmes, jusques à ce que la vie ait comme dit l'Apôtre (2 Cor 5,4), absorbé tout ce qui reste en nous des conditions de /99/ la mort. Nous sommes instruits par nos propres expériences, que ce n'est pas ici le lieu de notre repos ; que cet essai des douceurs célestes ne nous est donné que pour attirer nos affections vers le souverain bien, qui en est la source, et ces délaissements par intervalles nous apprennent qu'il nous faut attacher nos affections à Dieu, non pas à ses dons. Chacun peut dire avec David (Ps 29,8), Seigneur quand il vous a plu me découvrir les splendeurs de votre face, mon âme en a reçu par réflexion des beautés, qui lui ont été des principes de vertu ; Mais sitôt que vous /100/ retirez de moi ces lumières qui m'animent, je tombe dans les désordres, et je demeure tout confus dans mon impuissance. Vous m'instruisez en cela que ces consolations, sont les présents de votre pure miséricorde ; que c'est d'elle seule que je les tiens ; que je les dois espérer quand je m'en trouve privé, que c'est à vous seul que j'en dois rendre l'hommage par de plus grandes fidélités à votre service.

La terre ne porterait point de fruits sous la ligne, si les fraîcheurs des nuits toujours égales ne causaient de grandes rosées qui tempèrent les /101/ chaleurs du jour : Ainsi beaucoup d'âmes ne se pourraient pas résoudre aux exercices extérieurs de la charité, si ces délaissements ne les détachaient un peu de l'extase, et de ces ardent unions où elles trouvaient toutes leurs félicités. C'est pourquoi le Fils de Dieu, s'étant transfiguré sur la montagne de Thabor , pour faire voir un petit essai de

sa gloire à ses Apôtres, il les reprend de ce qu'ils formèrent aussitôt le dessein d'établir là leur demeure : Ils ne savaient pas ce qu'ils demandaient, parce qu'ils ne connaissaient pas encore les emplois où la Providence /102/ divine les destinait ; ils se laissaient doucement ravir à cette béatitude, dont ils se figuraient déjà la jouissance éternelle, sans prendre garde qu'ils étaient encore dans le temps, et qu'ils devaient beaucoup souffrir pour la mériter. Il leur dit, devant que monter au Ciel, il est nécessaire pour votre bien, que je me sépare de vous, afin que vous soyez en état de recevoir le S. Esprit : Il faut qu'ils perdent la chère présence de leur Maître, la douceur ineffable de ses entretiens, la vue de cette puissance qui faisait plus de miracles dans leurs cœurs, /103/ que sur les malades ; Il faut qu'ils perdent ces rejaillissements de divinité, qu'ils reçoivent de sa personne sacrée, il faut qu'ils perdent toutes ces consolations, pour concevoir les flammes, et se mettre dans la pratique d'un amour plus généreux : En suite de cette surabondante effusion de grâces qu'il reçurent par la venue du S. Esprit, ils s'exposent à la colère des Juifs, échauffés contre eux après la mort de leur Maître ; ils tiennent leurs persécutions comme des faveurs, ils sortent de leurs assemblées tressaillant de joie, quoique tout sanglant de coups. Ils /104/ voient la sagesse des Philosophes, la mutinerie des Peuples, la puissance des Monarques armée contre la vérité de l'Evangile, et ne laissent pas de la publier sans crainte, et de la signer de leur sang, afin qu'elle fut reçue sans reproche des siècles suivants. Qui sera le favori de Dieu, dit Isaïe (28,9), qui peut avoir l'intelligence de ses secrets, et le Ministère de son empire, sinon celui qu'il sèvre de ses consolations, et qu'il arrache de ce sein délicieux, où ses forces étaient assoupies. Vous souffrez en la perte de ses douceurs, mais vous êtes en état d'en tirer, si vous voulez, /105/ d'insignes profits, et de faire de grandes récoltes dans ces sècheresses.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX /105/
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

PRATIQUES DANS LES SÈCHERESSES

CHAPITRE IX.

L'hiver ôte la beauté des plantes, mais il en recueille les vertus, et fait un Lamas de nourriture dans les racines /106/, pour l'employer, après ce relâche, à de plus vigoureuses productions. Ainsi la perte des douceurs divines ôte véritablement ce qui est de plus délicieux dans la vie spirituelle, néanmoins l'on peut

faire de grands profits en cette désagréable saison, et récompenser les défauts du plaisir par la rencontre de plusieurs utilités. Votre âme qui ne peut lors s'élever à de sublimes contemplations revient à soi, se recueille dans son intérieur, digère là plus à loisir les sentiments qu'elle doit avoir de son indigence : Vous voilà réduit dans des ténèbres, des refroidissements, /107/ des langueurs qui sont comme les présages du péché, et c'est l'état qui vous est propre, sans le secours particulier de la grâce. Votre consolation dépend, comme votre vie, de la main toute puissante de Dieu ; Vous ne subsistez que par ce qu'il vous soutient, vos lumières sont un petit éclat de ses splendeurs, et vos consolations un écoulement de sa gloire. Sitôt qu'il vous refuse son influence vous tombez dans votre néant, dans les convulsions et la paralysie d'un membre, qui ne reçoit plus les esprits de son chef, dans les stérilités d'une terre /108/ qui n'a ni les lumières ni les chaleurs de son Soleil, dans des ténèbres, où l'on n'a du jour, que comme dans les cachots, pour en voir l'horreur, dans toutes les privations de la mort, avec un sentiment qui en prolonge le supplice.

Ce que l'on peut faire de mieux en ce misérable état, c'est d'imiter les Apôtres qui se voyant désolés par l'absence de leur Maître, et la persécution des Juifs, demeurèrent solitaires dans l'exercice de la prière, jusques à la venue du S. Esprit (Ps 129,1). Si vous ne pouvez vous élever à l'oraison de l'extase, pratiquez celles de l'humilité ; de ces /109/ ténèbres, et du creux de cet abîme, votre cœur peut jeter des cris qui demandent le secours de la divine miséricorde. Si votre esprit ne peut rien produire, rappelez en votre mémoire vos sentiments passés, et les premières douceurs dont Dieu vous toucha, pour vous retirer du monde ; si vous pouvez en rafraichir les idées, vous ressentirez les mêmes effets ; en regrettant la perte de ces consolations, vous en recommencerez la jouissance, et les larmes de douleur se changeront insensiblement en celles d'amour.

Comme nous avons le feu pour suppléer au défaut /110/ des lumières et des chaleurs du Soleil ; dans une conduite ordinaire chacun peut recourir à la raison, au lieu des ardeurs et des illustrations divines : Soulagez vos peines par la lecture des livres, par la conversation des saints ; par ces approches les flammes de l'amour sacré s'empareront bientôt d'un cœur, qu'elles possédaient peu auparavant, et où elles rencontrent encore des chaleurs qui l'y disposent. Hors ces entretiens cherchez du divertissement dans les pratiques des vertus morales, dans les œuvres de charité ; cherchez notre Seigneur, comme la Magdeleine, /111/ sur le Calvaire et dans le tombeau. Surtout évitez l'oisiveté dans ces saisons périlleuses, où l'esprit n'ayant pas les plaisirs du Ciel, se laisse aisément gagner à ceux du monde, et vous devez plus craindre dans vos faiblesses, avec moins de secours.

Si après tous ces artifices, et toutes ces adresses, votre âme vient encore à regretter la perte de ses premières consolations, examinez profondément votre conscience et votre conduite, pour y remarquer d'où vient ce défaut : Si vous voyez qu'il vienne de vos infidélités, il faut satisfaire à la justice /112/ de Dieu, par les larmes, par les regrets, par de fermes propositions d'une plus exacte diligence à l'avenir ; si vous ne remarquez point les causes de votre disgrâce dans votre

de tout, et qui sont en elle un agréable tempérament des forces de la Nature, avec les secours de la grâce pour la continue des bonnes œuvres. Que si l'amour propre vient à s'y mêler, il fait le dégât des plus riches qualités de l'âme, par des idées extravagantes, par des ferveurs indiscrètes, par des sentiments outrageux à la bonté de Dieu, et au repos de la conscience.

Un homme, qui est possédé de ce mauvais esprit, ne se représente plus Dieu, comme une Majesté souveraine, dont les excellences infinies doivent être adorées, par tout ce que /118/ notre cœur peut concevoir de respects, et par tout ce que nos forces lui peuvent rendre d'hommage : Mais il le considère seulement comme un juge qu'il appréhende, et qu'il ne sert qu'autant qu'il le craint. L'âme voit bien intérieurement que cette attache de propre intérêt est un grand reproche à son devoir, c'est pourquoi elle tâche de récompenser ce défaut de fidélités, par une surcharge de pratiques extérieures : comme elles plaisent aux yeux des hommes, elle en reçoit des louanges qui entretiennent la vanité dans le cœur ; qui prodiguent ce qu'on a de /119/ forces, pour corrompre toujours davantage le jugement humain, et gagner ce témoignage public, comme s'il pouvait tenir fort contre celui de la conscience.

Ces personnes esclaves de la crainte et de la vanité proposent des doutes avec un zèle pointilleux, et fort empressé sur les moindres circonstances des actions, afin qu'on suppose une parfaite intégrité dans l'intérieur : Mais à la longue, l'imaginative s'imprime de ces espèces les feintes passent en habitudes, on s'y persuade soi-même en trompant les autres, et l'on croit enfin que ces difficultés sont /120/ légitimes, après les avoir vu longtemps estimées du peuple. Avec cette fausse idée l'on s'impose tous les jours sans discrétion une grande tâche d'oraisons vocales, de pénitences, de pensées, de sentiments, comme si l'on avait la libre disposition de la nature et de la grâce ; on examine l'examen des plus petits mouvements du cœur, on se réfléchit sur ses réflexions, par un labyrinthe de retours embarrassés à l'infini, qui perdent la pauvre âme dans la misère, sous couleur de lui conserver son intégrité. Après avoir pris conseil de tous les livres, de tous les /121/ directeurs, après s'être mille fois résolue de se rendre à leur avis, elle retombe dans ses premières difficultés comme si le fait, dont il s'agit, n'avait pas été bien compris, et trouve toujours sujet de se déclarer coupable, après tout ce que les conférences et les saints lui donnent de grâces. Elle prend la conduite ordinaires de la Providence pour des miracles, ses songes pour des révélations, et par ce moyen se rend idolâtre de ses fantaisies. Ces gênes continuelles réveillent enfin le sentiment de la raison, qui découvre les abus intolérables de cette /122/ tyrannie, et qui commence à former les desseins de sa liberté. De là vient que de cet excès de scrupules l'on passe souvent dans les abominations du libertinage ; on vient à confondre le principal avec son accessoire ; on cesse d'adorer Dieu, parce qu'on ne l'adorait pas bien ; et l'on en tient tous les sentiments suspects, voyant que ceux qu'on en avait étaient faux. Quel état plus lamentable où l'on perd les félicités de la terre, avec celles du Ciel ; o ù l'on

ne vit ni pour soi, ni pour le monde, ni pour Dieu, et où après d'extrêmes inquiétudes, l'on se trouve /123/ dans le péril de l'impiété.

Il vous est facile de reconnaître que l'esprit de dévotion qui vous conduit, n'est pas vrai, si vous ne jouissez pas de la paix, de la liberté, quoi est propre aux enfants de Dieu. Jugez par vos inquiétudes que la chaleur qui possède votre cœur est étrangère, accidentelle, et qu'elle ne vient pas du Ciel, puisqu'elle ne rend pas votre âme féconde en vertus. Pour ne vous point engager dans ce chemin d'épines, qui vous mène au précipice, qui a tant de malheurs en son commencement, en son progrès, en sa fin, faites /124/ dès les premiers jours de votre vocation, le choix d'un bon directeur, dont la science, l'estime et la probité puissent assurer votre conscience ; qu'il soit l'intelligence motrice de votre cœur, l'Ange supérieur qui vous épure, qui vous éclaire, qui vous perfectionne, qui vous rende les lumières divines plus supportables par son entremise, et qui ne vous donne point d'avis que vous ne receviez comme des oracles.

Il vous apprendra que Dieu veut être reconnu de vous, comme un Père plein de miséricorde, qui n'exige point de services trop /125/ violents, qui ne fait point sa gloire de notre supplice, qui demande l'intégrité de nos affections, non pas les ruines de notre corps, ni les inquiétudes de notre âme. Jésus-Christ est un Monarque de paix, qui ne peut aimer ces troubles dans ceux qu'il a choisis pour ses disciples, ses enfants, les compagnons de sa gloire. Il n'a rompu tant de chaînes par ce grand effort de la grâce qui vous retira du monde, que pour vous rendre plus libre ; il vaut que vous lui offriez vos adorations en esprit et vérité, sans ces fausses et violentes pratiques, qui sont la cause de votre /126/ misère. Approchez vous donc de son trône, avec une sainte confiance ; si vous l'aimez, assurez-vous qu'il vous aime ; qu'il ne veut point perdre les âmes qu'il a rachetées de son sang, qu'il anime de sa grâce et de son esprit. Employez à la contemplation de ses merveilles, ce temps précieux que vous perdez en ces vaines et scrupuleuses réflexions : Marchez au chemin de la vertu, avec un candeur, un joie céleste qui en charme le travail, qui satisfasse avec douceur à ses obligations, et qui sans empressement confie tous les intérêts de son salut /127/ entre les mains d'une miséricorde infinie, sans trop vous inquiéter pour le peu de progrès que vous faites en la vertu.

ses ravissements, son âme se trouvait tombée du Ciel dans un /133/ corps qui la tenaillait par ses insolences ; et qui devenait l'instrument de son supplice, avec les flammes qui allumait l'esprit des ténèbres.

Ce malheur extrêmement sensible à toutes les personnes consacrées à la piété, vient d'une cause commune qui ne promet point de libertés à notre âme, que quand, selon le déficit du Prophète, elle aura reçu des ailes comme la colombe, pour s'envoler au lieu du repos. Il faut un long usage de remèdes, contre le mal originaire et envieux de notre nature, encore l'on ne se doit promettre que /134/ d'en adoucir un peu, sans en pouvoir apaiser tous les accès, parce qu'il a son origine dans les principes de la vie : la croissance que l'on prend en la vertu, vient de même que celle du corps, par un progrès si lent, qu'il est insensible, mais il est plus désavantageux, en ce qu'étant acquis par les longs exercices de la vertu, on le peut perdre en un moment.

Nous sommes bien misérables dans une vie, où la perfection nous est comme un état de violence, dont on ne contracte jamais de si fortes habitudes, que l'on n'en puisse /135/ déchoir plus vite que l'on n'y est monté, et avec une précipitation semblable à celle d'une pierre qui fond en bas, après avoir longtemps servi aux enrichissements d'un édifice. Reconnaissons ici nos faiblesses, avec un profond sentiment d'humilité ; Nous n'avons aucun droit à la vie, ni à la vertu ; c'est la pure miséricorde de Dieu, qui nous a fait hommes et Chrétiens, et qui met telles limites qu'il lui plait à ses faveurs ; Nous ne laissons pas de lui être extrêmement redevables, d'avoir été mis au rang des hommes, quoique nous ne soyons pas de la /136/ hiérarchie des Anges ; d'être dans l'Eglise, quoique ce ne soit pas au rang des parfaits ; s'il ne vous a pas donné des grâces plus avantageuses, considérez qu'elles sont toujours bien grandes à l'égard d'une personne qui ne les méritait pas : s'il lui plait de vous engager à son service, avec un esprit moins pénétrant pour la contemplation, avec un cœur moins susceptible d'amour, avec une nature farouche, rebelle, ou languissante ; faites état qu'avec ces infirmités il vous donne toujours assez de grâces, pour y opérer votre salut. Ce que vous prenez /137/ pour un sujet d'humilité, vous est une occasion de gloire ; Vous pouvez faire beaucoup avec ce peu ; un moindre degré de vertu vous sera plus grand, si vous l'acquérez avec ce peu d'avantage, et vos mérites qui ne paraîtront qu'aux yeux de Dieu, en seront plus assurés contre les périls de la vanité.

Parmi toutes ces faiblesses qui vous empêchent de servir sa divine Majesté avec ce que vous désireriez de perfection, vous avez toujours de quoi vous consoler, dans la liberté qu'a votre cœur de l'aimer : s'il vous /138/ semble que vous n'avez pas encore l'effet, mais seulement le désir de cet amour : remarquez avec S. Augustin (*In Ps 118,8 et Lib 83 quaest. Q. 35*), que vous ne formeriez pas ce désir d'amour, si déjà vous n'étiez possédé de cet amour : Vous aimez Dieu, quand vous souhaitez de l'aimer avec plus de perfection ; vous lui faites un sacrifice de tout votre cœur, et parce que ce qu'il a de forces ne contente pas assez votre zèle, il se porte largement dans le possible, et dans l'avenir. Il offre donc plus qu'il ne peut avoir, il

vertus, qui en sont comme les Ministres, et pourquoi les choses profanes y sont-elles si fort attachées, qu'on le ruine, si on les en ôte ? Si la dévotion Chrétienne prend ses ordres d'une éternelle vérité, d'où vient qu'elle s'embarrasse dans ses desseins ? Qu'en voulant affranchir l'âme des servitudes du corps par les /144/ mortifications, il se trouve qu'elle l'accable d'infirmités, et qu'elle est après contrainte de vivre à la discrétion de son ennemi ? C'est le grand sujet des plaintes que forment quasi toutes les personnes spirituelles, d'être engagées à faire un grand voyage dans un si mauvais vaisseau : se rendre combat contre les forces de l'enfer, avec les sens, qui sont des secours lâches ou infidèles ; d'être tous les jours en péril de rendre le corps insolent par le repos, ou trop faible par les austérités ; de voir le gouvernement de la plus sublime sagesse contraint de /145/ s'accommoder aux conditions de ce mauvais ministre, qui est d'intelligence avec nos ennemis.

Les anciens appelaient l'amour aigre-doux, par ce que ses accès sont compliqués de la crainte et de l'espérance, et que comme la douleur se mêle parmi ses joies, il se trouve aussi toujours quelque sujet de consolation dans ses disgrâces. Les infirmités du corps, sont véritablement fort désavantageuses aux grands desseins, qu'on a de vaquer à la pénitence, néanmoins elles les accomplissent en les refusant, et cette défaillance, cette déroute, est /146/ une espèce de triomphe à l'amour divin. Car il prétend de dégager l'homme des plaisirs, des emplois, des vanités du monde, de les conduire dans la solitude, pour y avoir l'entretien de Dieu, et de le faire vivre parmi les biens de la terre, comme s'il n'en avait pas la possession. Or la maladie fait toutes ces choses, avec une nécessité qui arrête notre inconstance, et qui ne laisse pas de donner quelque part aux mérites des bonnes œuvres, qu'on veut, et qu'on ne peut faire. Si le corps n'est pas capable de l'action, il l'est au moins de la souffrance, où l'on rapporte /147/ tous les exercices de l'austérité ; S'il est vrai que nous le devons considérer comme notre ennemi, sa défaite favorise les desseins de l'âme, et lui donne le moyen d'élever comme un trophée sur ses ruines, selon le sentiment de l'Apôtre qui disait Je suis plus fort quand je suis plus faible, l'esprit tire ses avantages et ses vertus de l'infirmité du corps. S'il est un temple du S. Esprit, il est d'autant plus saint, qu'il peut plus éloigner de soi les choses profanes ; et s'il est incapable du plaisir des sens, il est d'autant plus propre aux grandes solennités de l'âme. /148/

Sans vous imposer des mortifications à votre fantaisie, recevez celles de cette infirmité, dont Dieu veut à cette heure éprouver votre patience : elle y trouvera de grands exercices, en ce que cet état de faiblesse vous ôte les contentements du monde, et principalement celui de faire votre propre volonté ; qu'il vous fait donner plus que votre zèle ne voudrait aux sens c'est une contrainte dont le mérite est à couvert de la vaine complaisance, parce qu'il ne paraît qu'aux yeux de Dieu.

Tout votre regret ne doit être que de n'avoir /149/ pas assez de résignation à ce que sa divine Majesté demande de vous en cette rencontre. Vous n'êtes impuissant que pour les actions extérieures, qui entre toutes lui plaisent le moins. Vous pouvez lui faire mille sacrifices de votre cœur, et comme si vous n'aviez plus de

sa vie dans les rigueurs d'une extrême pauvreté ; il se livre à la merci de ses ennemis, quoique d'une parole il les put exterminer avec toutes les forces des éléments, /155/ et toute la milice du Ciel. Il n'a point voulu finir sa vie, par les faiblesses de l'âge, ni par les autres accidents que la nature nous rend nécessaires, mais par une très cruelle mort qu'il a choisie, et où il n'a pas craint de s'exposer, par la liberté de ses prédications ; quoiqu'on lui reproche, il ne veut point descendre de la croix, pour delà, comme d'une chaire, nous faire une leçon de la souffrance volontaire.

C'est une conclusion qui a des rapports nécessaires avec la conduite précédente de sa vie, et tous les principes de sa doctrine. Quand il dit qu'il faut /156/ renoncer à tout ce qu'on possède, et à soi-même ; quand il conseille la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, de porter sa croix, et de le suivre au chemin qu'il nous a montré : ce sont tous les actes d'un cœur qui se porte à la croix par élection, devant qu'elle lui vienne par nécessité.

S'il faut que nos austérités accomplissent ce qui manque à la passion, si nous ne faisons qu'un corps avec lui, si nous sommes animés de son esprit et si notre vie ne doit être qu'une suite de la sienne, il faut que nos mortifications soient volontaires, comme celles dont il nous /157/ donné l'exemple et les conseils.

C'est là véritablement triompher du monde de se porter par amour, à ce que la nature fait par infirmité ; de donner de l'exercice à son courage par des rigueurs que les autres souffrent à regret, et d'élever ainsi les trophées de la charité sur les ruines des sens. Aussi l'on rend de la vénération à la croix depuis que le Fils de Dieu l'a consacrée par son supplice volontaire ; depuis cela les chrétiens la reçoivent plus comme les criminels, avec une contrainte adoucie par la résignation ; mais ils doivent la rechercher, /158/ comme faisait S. André, avec des transports d'amour et de joie. La charité est trop généreuse, pour ne rendre à Dieu que des hommages forcés ; pour ne se rendre conforme à la vie de Jésus-Christ, que quand elle n'en peut avoir une dissemblable, et ne le suivre que parce qu'elle y est traînée.

Quoique le monde souffre beaucoup d'inconstances, les tranquillités y sont toujours plus ordinaires que les orages ; c'est pourquoi la plus grande part des chrétiens, auraient sujet de passer leur vie dans des délices directement contraires à la perfection /159/ que Jésus-Christ nous enseigne, par sa doctrine et par son exemple, s'ils ne devaient point porter d'autre croix, que celle dont la providence les charge ; ils pourraient tomber dans des relâches, où ils n'auraient du courage qu'en idée, où ils prendraient les habitudes d'une vie molle, où les forces de l'esprit seraient éteintes, les exercices de la patience inconnus ; Ainsi la perfection du christianisme serait imaginaire, contrainte, difficile, sans les effets, les libertés et les douceurs, que le S. Évangile nous y propose./160/

Si l'on ne porte point d'autre croix que celle qui nous vient du ciel, c'est un état plus passif, qu'il n'est actif, et ce que l'on y apporte de résignation n'est guère plus libre que le consentement qu'on donne aux contrats passés à la force : Enfin depuis

promet de récompense, Jésus-Christ a souffert, dit l'Apôtre, afin de nous en laisser l'exemple, de nous frayer le chemin d'une vie qui se consacre toute à l'esprit, par les austérités du corps, et s'il est ressuscité, c'est pour nous animer à souffrir avec courage un moment de peines, qui sera suivi d'un bonheur sans fin.

Mais il nous est véritablement plus qu'un exemplaire, qui est hors de l'œuvre : car il fait un corps avec nous, il se dit être notre chef, parce que nous devons recevoir le sens, et /167/ le mouvement spirituel de son influence ; il se dit persécuté en la personne des chrétiens, que S. Paul persécutait avant sa conversion, il dit que les péchés des méchants, l'attachent de nouveau à la croix ; qu'il agit sans cesse pour notre salut, et qu'il demeure avec nous, jusques à la consommation des siècles ; Il ne nous faut donc pas considérer sa passion, comme une chose déjà passée, mais comme un mystère qui nous est présent.

Les Prêtres renouvellent tous les jours les sacrements, lavent nos péchés dans l'effusion de son sang ; /168/ et l'Église qui est contrainte de partager le temps de l'année à plusieurs solennités, mêle en toutes quelques cérémonies funèbres, des liens, des croix, qui nous donnent un ressouvenir de cette précieuse mort, dont notre âme a reçu la vie. C'est pourquoi si la terre fut en convulsion, si le Soleil, si toute la nature fut en deuil, lorsque le fils de Dieu mourut en croix, notre pensée nous doit rendre toujours cette heure comme présente, afin de nous conserver le sentiment, comme nous recevons sans cesse les grâces, de ce grand effet d'amour. S. Paul nous ordonne /169/ de marcher toujours, comme si nous étions revêtus de Jésus-Christ, c'est-à-dire avec des habitudes qui passent jusques l'extérieur, et qui fassent une publique démonstration à tous les yeux, que la plus éclatante marque de notre honneur consiste en une sainte conformité aux douleurs de notre maître. Plusieurs ont eu cette idée si vive, qu'ils se figuraient d'être toujours au pied de la croix, tous prêts d'y mourir avec leur prince, et ce fut dans ce sentiment que S. Catherine choisit plutôt une couronne d'épines que d'or, afin d'être /170/ plus conforme aux douleurs de son amour.

Il n'y a point de méditation plus propre pour concevoir l'horreur des péchés, que de voir les maux qu'ils ont faits au monde, et les supplices, qu'ils ont causés à l'innocence. Il faut que l'homme soit bien brutal, pour vouloir vivre dans les délices, quand il considère son Dieu dans les tourments, qu'il endure pour nos péchés ; et n'est-ce pas le crucifier de nouveau, de retomber dans les crimes qui l'attachèrent à la croix.

Cette pensée ne cause point de mélancolie, car /171/ c'est une équitable compassion qui assure l'âme de sa foi, de son intégrité, de son zèle ; elle la détache du monde, pour la donner toute à Dieu, avec des complaisances délicieuses, qu'on doit considérer, comme un des grands miracles de l'amour. La fortune vous présente des richesses, des plaisirs, des honneurs, vous les posséderez comme si vous ne les aviez point, si votre cœur étant crucifié avec Jésus, se trouve mort pour les vanités. Assurez-vous que le monde ne vous pourra ni corrompre par ses faveurs, ni

abattre par ses colères ; si vous /172/ attachez votre cœur à la croix : Car cette pensée est comme le correctif dont la foi se sert afin de tempérer les passions violentes, que la nature nous donne pour volupté ;

Si les disgrâces vous accueillent, si la médisance noircit votre réputation, si de grandes pertes vous réduisent à la pauvreté ; si les amis vous sont infidèles, et toutes les rencontres malheureuses ; pensez à la croix, tous les accidents funestes paraîtront favorables à votre amour, qui par leur moyen se veut rendre plus conforme aux souffrances de son bien-aimé. Cette pensée est un solide /173/ fondement, qui entretient la charité toujours égale dans la bonne et la mauvaise fortune, c'est un souverain antidote contre le mal qui nous peut venir des voluptés et de la douleur. Le Chrétien reçoit de là tant de forces, qu'il perd le sentiment de ses misères, et qu'il s'expose encore à celles de son prochain, pour lui donner secours par la compassion.



COMPÂTIR AUX INFIRMITÉS DU PROCHAIN

CHAPITRE XV.

Il n'appartient qu'à l'amour divin qui a fait l'union des choses opposées, de prendre plaisir à ses douleurs, et de tirer la joie de ses larmes. Il s'afflige de voir /175/ l'innocence si cruellement traitée par ses ennemis, il s'offre mille fois aux mêmes supplices, pour en délivrer s'il était possible, cette souveraine Majesté, et ne voudrait pas que l'auteur de la vie mourut pour les mêmes sacrilèges qui le font mourir : Mais il se console s'il considère que cette mort n'arrive que par le décret d'une providence éternelle qui l'emploie pour rétablir l'homme dans les droits du ciel ; Il ne sait comment ne pas vouloir ce que Dieu veut, comment ne point agréer cet insigne témoignage de son amour envers nous, et ne point aimer /176/ ce moyen violent ; mais nécessaire pour avoir la jouissance de son objet. Il souffre néanmoins de voir souffrir l'innocent Jésus pour des criminels, et ne pouvant pas le délivrer des peines qu'il veut souffrir en son corps naturel, il tâche au moins d'adoucir celles qu'il ne veut point endurer en la personne des fidèles qui sont les membres de son corps moral.

La nature nous imprime un instinct de miséricorde, qui attire les misères du prochain dans notre cœur, afin de tromper les attaches de l'amour propre par ce sentiment, /177/ et faire qu'il soulage la douleur d'un autre avec plus de résolution,

quand il la considère comme sienne. Mais la charité Chrétienne, qui prend son origine de la souveraine unité, est bien plus puissante pour nous faire entrer dans les intérêts des autres, parce que de tous elle en fait un corps, dont les parties ont leurs joies et leurs souffrances communes.

Si Jésus-Christ souffre avec les affligés, je ne le saurais aimer, que je ne le soulage, par tout ce que je pourrai de bons offices, en ces personnes qui lui sont si étroitement unies. Ainsi la miséricorde ne /178/ demeure pas dans les simples mouvements de la nature, elle s'élève, elle s'anime à de grandes choses, quand elle devient un effet de l'amour divin. Je ne la mets pas dans le sentiment intérieur, qui peut être plus vif dans les natures plus faibles, et fort difficile en certaines complexions bonnes d'ailleurs, quoique moins susceptibles de ce transport ; Je ne demande pas les larmes, les plaintes, les syncopes, les autres symptômes de la douleur, mais je demande les bonnes œuvres d'une charité, qui en ces accidents fasse que l'homme /179/ considère son prochain comme soi-même. Portez la charge les uns des autres, et vous accomplirez la loi de Jésus-Christ, dit S. Paul : supportez votre prochain, dans les faiblesses de son esprit, dans les difformités de son corps, dans les disgrâces de sa fortune, et qu'il ne vous soit pas plus onéreux, que vous le seriez à vous-même dans cette humble conditions.

C'est Dieu qui donne ces ordres, et qui met cet homme sous vous avec ces infirmités, afin que vous répandiez sur lui les largesses de votre bonté, comme le ciel verse ses /180/ influences sur la terre. Peut être n'auriez-vous pas autant de forces que lui, pour vous conserver la tranquillité de l'âme dans cette mauvaise fortune ; la providence épargne en cela votre faiblesse, elle vous donne une vie plus douce, sans que vous l'ayez méritée, au moins servez-vous de ces avantages pour le soulagement des autres, pour entretenir entre les hommes l'image de la divine bonté, comme elle se conserve dans le monde par la communication que les causes supérieures, font de toutes leurs bonnes qualités. Si vous êtes au port, tâchez d'y tirer /181/ ceux qui sont encore dans le péril, montrez-leur le phare, envoyez-leur du secours, faites comme les parties qui tant dans le repos, supportent et tirent à soi celles qui sont dans le mouvement. Les Anges nous aident continuellement par leurs inspirations, et prennent un corps apparent, pour se montrer à nous dans un état qui compatisse à notre faiblesse, et qui en cela nous figure les miséricordes du verbe incarné : Cette délicate vapeur de sang, que nous appelons esprit, parce qu'elle approche de la nature spirituelle, ne laisse pas quoiqu'elle /182/ soit subtile et légère, de descendre jusques aux plus basse parties du corps, pour y faire les fonctions de la vie : Les nerfs qui donnent le mouvement au pied, prennent leur origine du cerveau, et c'est une merveille fort considérable en l'anatomie, que de tous les nerfs qui sortent par les vertèbres de l'épine, ceux qui s'étendent plus bas, ont des filaments dont l'origine est plus haute, d'où vient qu'en plusieurs u n coup reçu dans le talon, a causé des branlements involontaires, et comme convulsifs, de la tête ; afin qu'on apprenne par cette sensible leçon /183/ de la nature, que les choses

désordre de leur vie ; Chacun cherche ses intérêts, non pas ceux de Jésus-Christ (Phil 2,21) ; La religion n'est souvent qu'un voile que l'on étend, ou que l'on plie selon les diverses rencontres des négoce ; c'est un instrument que l'on ajuste aux desseins de la police, et dans une vie qui promet la perfection, l'on y voit les fidélités aussi rares, les passions aussi violentes, les /189/ mœurs aussi dissolues, qu'entre les Païens.

Ces objets infortunés agitent un homme de bien de mouvements bien contraires. Car d'abord, il se voudrait jeter dans une profonde solitude, pour perdre la vue, afin de s'épargner le sentiment d'un mal qu'il ne saurait divertir, pour ne point profaner sa vie ni ses pensées par la communication des méchants et pour les condamner au moins par sa retraite. Mais l'amour ne peut demeurer indifférent en ces rencontres qui regardent les intérêts de son Dieu ; Après tout ce qu'il a pu prendre de /190/ résolutions pour son repos, le zèle lui ronge le cœur de soucis, et les grands efforts d'esprit, qu'il fait contre les ennemis de la sainteté, épuisent toutes ses forces, jusques à le jeter comme David (Ps 118,53), dans la défaillance .

Il se croit intéressé en toutes les occasions qui regardent la gloire de Dieu depuis qu'il s'est particulièrement donné à son service. Car si les lois civiles condamnent à mort un esclave qui n'aurait pas exposé sa vie, pour défendre celle de son maître dans un péril ; que mériterait le serviteur de Jésus-Christ, s'il ne s'engageait /191/ pas au combat contre les sacrilèges qui l'attachent tout de nouveau à la croix.

Les fidèles composent un corps où ils ne sauraient souffrir de parties mortes ni corrompues sans une vive douleur, et l'effort qu'ils font pour s'en délivrer est semblable à celui dont la nature se sert pour jeter dehors ce qui l'incommode. Un homme de bien qui sent en soi quelques-unes de ces grâces, que Dieu communique pour la conversion des autres, est dans l'impatience de les déployer avec profit, et s'il ne rencontre point de sujets disposés à les recevoir, il endure dans /192/ cette abondance, comme les nourrices, qui ne trouvent point de bouches pour soulager les douloureuses tensions de leur sein. Hélas, l'on verse des larmes à voir les fictions d'un théâtre, et les hommes oublient là leurs propres affaires, pour donner des sentiments de miséricorde à des fables qu'on leur représente ; Mais tout cela n'a rien de si tragique, que de contempler une âme chrétienne, la fille de Dieu, l'héritière de la gloire, qui se prostitue à ses ennemis, et qui ne se sert de ses avantages que pour sa ruine ; quelle douleur de voir l'abomination dans /193/ le sanctuaire, les armes de la justice entre les mains de l'iniquité ; l'innocence sous l'oppression ; la force qui traite les vertus en captives et en criminelles ; enfin des progrès infinis de malice sous un injuste gouvernement.

On se représente quelquefois ces temps bienheureux de la primitive Église où la charité avait tellement uni les fidèles, qu'ils ne faisaient ensemble qu'un corps, qu'ils n'avaient qu'un cœur, et qu'un même esprit, et quand on vient à confronter ce siècle d'or avec le nôtre, on se lamente de voir que les choses aillent /194/ de bien

l'on entre dans le secret de leurs cœurs, l'on y trouvera des envies, des haines, des espérances, des intérêts, des vanités, qui sont les principaux motifs de leurs entreprises ; et que comme le laboureur, ils conjurent la tempête, parce qu'ils en craignent le dommage sur leurs biens. Ces passions ainsi déguisées deviennent insolentes jusques à faire gloire de leurs excès, et leur débordement passe par-dessus tous les /200/ respects que l'on doit aux choses mêmes divines.

Ces esprits portent toutes choses à l'extrémité par des conseils violents et précipités ; ils veulent guérir les moindres plaies avec le fer et le feu ; ils donnent tous les remèdes sans correctifs ; ils réduisent au désespoir ceux de qui l'on pouvait espérer une bonne composition ; ils se servent de leurs avantages sans miséricorde, et n'estimeraient pas une victoire, s'ils n'y avaient versé beaucoup de sang. Les Apôtres furent emportés de ce zèle inconsidéré, lorsque n'étant pas reçus dans une ville de /201/ Samarie, ils demandèrent la permission de faire fondre le feu du Ciel sur ce peuple pour l'abîmer, comme ils se figurèrent qu'il méritait bien ce châtiment, de traiter avec tant d'indignités, le Seigneur de toutes choses, à qui les Anges et les hommes doivent rendre hommage. Néanmoins ce désir précipité de vengeance procédait non pas de la charité qui est douce et miséricordieuse ; mais d'un ressentiment ambitieux, qui voulait être satisfait de l'affront, qu'ils pensaient avoir reçu par ce refus : C'est pourquoi le Fils de Dieu les fait rentrer en /202/ eux-mêmes, par cette vive réprimande : Mes amis, vous ne reconnaissez pas de quel esprit vous êtes conduits ; vous voulez perdre des peuples, que je viens sauver ; N'allez pas si vite, et soyez plus retenus en l'exercice de la puissance que je vous donne, apprenez de moi la douceur, si vous voulez donner la paix à votre âme ; et le salut à votre prochain.

La charité conçoit tout ce qui se peut de haine contre les péchés ; mais elle conserve de l'affection pour ceux qui les ont commis, et comme la médecine, elle veut sauver la personne en exterminant /203/ le mal ; elle souffre les extravagances et les injures, elle s'anime à bien faire par ce qui l'offense, sans pour cela précipiter ses remèdes, parce que tous ces incidents sont les symptômes d'une maladie qu'elle veut guérir. Sur cette considération le Concile ne reconnaît pas pour Martyr, un Chrétien, qui s'expose témérairement à rompre les idoles ; devant une troupe de païens, dont il est assassiné ; Car la violence de ce zèle, ne s'accorde pas avec la doctrine, et les exemples de douceur que nous a donnés le Fils de Dieu.

Pourquoi vous inquiétez-vous /204/ tant des péché qui se commettent au monde. Vous devez savoir que ces infirmités sont propres à l'homme dans un état où ses inclinations portent plus au vice, qu'à la vertu ; que si cela mérite votre colère, il vous la faut déployer moins contre les personnes, que contre toute la nature ; Mais remarquez que si vous faites état de vous fâcher pour tous ceux qui offensent Dieu, vous n'aurez pas assez de larmes pour pleurer tous leurs péchés, et ces continuelles inquiétudes feront dégénérer votre zèle en une folie. /205/

Je suppose même que vous ayez le gouvernement, il faut en tenir les rênes d'une main légère qui ne fasse point cabrer les esprits : le zèle que vous avez pour leur bien, ne leur doit pas être une oppression qui leur ôte la liberté de se produire et de s'épanouir, qui les mette toujours dans la souffrance sans action, et dans un état violent, dont la nature ne manque jamais de s'affranchir. Les villes seraient bientôt désertées, si l'équité ne modérait la rigueur des Lois, les armées seraient défaites par les mains de la justice, quand elles échapperaient /206/ celles de leurs ennemis, si l'on ne pardonnait à la multitude, et si les Capitaines ne mettaient entre les conditions de leurs charges, celle de souffrir quelques désordre entre les soldats.

Dieu tient le cœur des Princes en sa main pour les ouvrir ou les resserrer, comme il lui plait, sur les misères du peuple ; tout ce que vous pouvez faire, c'est d'y contribuer vos vœux, vos lumières et vos soins, sans un empressement qui trouble la paix de votre âme, ni celle de la conduite que vous voulez secourir. Pourquoi vous laissez-vous aller dans /207/ ce désespoir de croire que tout soit perdu : pourquoi animez-vous ainsi vos indignations contre le public, comme si le Ciel vous en avait fait l'Ange exterminateur ? C'est le secret de la providence divine, de savoir les temps, les crises, les remèdes de ce mal ; jusques à quel point il doit croître, et par quels moyens il se doit guérir. Osez-vous bien vous défier ici de la miséricorde de Dieu, sans laquelle vous-même, avec toute votre imaginaire piété, ne subsisteriez pas un moment. Ne désespérez plus de la conversion des âmes, après avoir vu celle du /208/ monde qui était plongé dans l'idolâtrie ; celle de Ninive qui méritait les colères du Ciel, après avoir vu des usuriers, des persécuteurs, qui sont devenus des Apôtres, et que Jésus-Christ a fait le fondement de son Église, d'une âme faible qui l'avait abandonné. Peut-être que ces dissolus, qui vous semblent dignes de l'anathème, sont réservés de Dieu, pour en faire des vases d'élection, et que leurs crimes sont des rencontres, où il veut faire paraître la surabondance de ses grâces.

Il a le principal intérêt au salut des hommes, qu'il /209/ a faits et rachetés pour sa gloire ; attendez donc tranquillement l'effet de vos saints désirs, d'une sagesse infinie, qui veut, qui sait, qui peut quand il lui plait, mettre fin à tous ces désordres, et en faire même les instruments de sa grâce. Si vous n'avez point d'autres volontés que les siennes, souffrez ce qu'il permet, et ne consommez point inutilement les forces de votre esprit contre le cours d'un torrent, qu'il ne vous est pas possible d'arrêter, et ajustez votre conduite, de sorte que vous ne perdiez rien de votre repos, pour des événements qui ne sont pas de /210/ votre ressort. Recourez à Dieu, implorez sa miséricorde non pas sa justice ; Demandez-lui qu'il verse sur le monde des bénédictions, non pas des orages, et que ces foudres se changent en pluies (Ps 134,7).

Il faut souffrir que les composés de la police s'altèrent comme ceux de la nature ; que les choses les mieux instituées se passent comme les belles saisons : qu'elles souffrent des lassitudes, des défaillances, des maladies, enfin la mort, comme nos corps : elles ont leur accès réglés par des causes supérieures, qui demandent plus de patience, que de remèdes ; ces /211/ grandes crises ne sont pas

pour en faire exhiler les plus déliées. Ils tâchent de noircir votre réputation par la calomnie, de lasser votre patience par des difficultés, qui surprennent vos conseils, qui arrêtent vos desseins, afin d'ôter le crédit à la vertu, comme si elle était incompatible avec la félicité des affaires.

Les exemples de quasi tous les gens de bien, qui ont souffert de rudes persécutions, vous ont instruit que vous courriez la même fortune en professant une même sainteté : Jésus-Christ anime votre courage à ce combat, qu'il a /217/ souffert le premier, et qui exercera tous ceux que la grâce appelle à sa suite. Si le monde ne déclare cette guerre qu'à ceux qui ne sont pas de son parti, vous avez de quoi vous consoler avec cet insigne témoignage, d'être au nombre des enfants de Dieu, et des disciples de Jésus-Christ : Cette persécution vous est un honneur, dont vous jouissez sans le péril de la vanité, et avec le mérite de la patience.

Peut-être que votre vertu tomberait dans des langueurs, si elle n'était excitée par la difficulté de ces rencontres ; et que votre amour se couvrirait /218/ comme le feu de ses cendres, si ces agitations ne la rallumaient. Assurez-vous que les méchants ne vous feraient pas tant souffrir, s'ils ne souffraient les premiers par les bons exemples de votre vie ; et croyez qu'ils se défendent des fortes impressions que votre vertu fait sur leur mauvaise conscience, quand ils se joignent pour vous opprimer. Mais prenez courage, vous dit notre Seigneur (Joan 16,33), j'ai vaincu le monde avec les mêmes armes que je vous mets entre les mains ; vous n'avez à faire qu'à des ennemis déjà battus ; qu'à une petite troupe de rebelles faciles /219/ à vaincre, parce qu'ils sont divisés et portent tous dans le cœur de secrètes inclinations pour votre vertu. Quoiqu'ils fassent, la vérité vous délivrera de leurs mains, quand le monde emploierait tout ce qu'il a de crimes et de fureurs contre vous, votre conscience demeure assurée, joyeuse, comme triomphante parmi les applaudissements du Ciel.

La vertu, comme la vie, ne subsiste que par la rencontre des contrariétés ; Or puisque ce nous est une condition qui ne nous est pas moins avantageuse que nécessaire, la patience la doit supporter /220/ sans plainte, et avec des actions de grâce. Pourquoi vous tenez-vous offensé par les calomnies de ceux, dont vous ne voudriez pas avoir l'approbation ? Pourquoi vous plaindre de ces traverses qui vous deviennent des occasions de gloire, et dont vous devez recevoir de si magnifiques récompenses du souverain juge ?

Mais, dites-vous, ces disgrâces rompent les desseins que j'avais formés pour le service de Dieu, et rendent tous mes efforts inutiles ; En ces rencontres faites ce qui vous sera possible, et vous aurez une /221/ grande partie de votre dessein, devant un Dieu, qui couronne les bonnes volontés, et qui selon le Prophète (Ps 138,12), peut rendre les nuits éclatantes comme le jour. Vous ne manquerez pas à trouver des personnes de sainte vie, dont la conférence pourra consoler votre faiblesse ; rendre les flammes et les générosités à votre dévotion : vous pouvez aller d'esprit dans le ciel, pour y voir les bienheureux, qui louent éternellement Dieu, des

Un homme se voyant lié de la sorte à cette roue, qui l'emporte, et qui le ramène dans les mêmes choses, toujours avec de nouvelles pertes, se lasse, se lamente : Hé jusques à quand serai-je contraint de faire ce qui me déplaît ; et de perdre ce que je désire ? On voit les ruines des affaires, des fortunes, des Royaumes, et /227/ que cette vie n'est qu'un moment au milieu des siècles qui la devancent et qui la suivent ; tout ce qui est de mortel disparaît bientôt sur ce torrent, et néanmoins que ce peu dure beaucoup aux passions d'un Chrétien qui demande sa liberté. Il s'écrie quelquefois avec le Prophète (Ps 115,16) : Seigneur faites un coup de votre main toute puissante, pour briser mes chaînes, et me mettre dans un état où je vous puisse présenter un sacrifice de louange ; Il dit avec l'Apôtre (Rom 7,23) Hé que je suis misérable dans une condition qui m'oblige à des lâchetés que je ne veux /228/ pas, et qui m'ôtent la jouissance du bien que je veux ; quand mon âme sera-t-elle hors de cette prison, où elle ne voit que les ombres de la mort ; quand sera-t-elle délivrée de ce cachot, pour posséder ses lumières et sa vie avec Jésus-Christ.

On a quelquefois un petit essai de consolations divines ; mais elles passent en un moment, et ayant fait perdre à l'âme le goût des choses du monde, elles la laissent comme languissante de faim entre deux tables. En ce misérable état souvent elle vient à douter, si c'est son véritable Soleil qui se couche /229/ dès son aurore ; si ces éclats si peu arrêtés viennent d'une lumière éternelle ; si le bien, qui la rejette hors de soi, est son centre ; si c'est la véritable bonté qui l'attire, pour sitôt après l'abandonner : Mais enfin les faveurs divines se font reconnaître par elles-mêmes, et l'âme a ses sens intérieurs qui en savent faire le discernement : elle connaît que c'est son souverain bien qui l'attire jusques sur l'horizon de l'éternité, pour la lui permettre de jeter la vue sur cette bienheureuse région de paix, dont elle ne peut pas encore avoir la jouissance /230/ avec des conditions mortelles. Cette vue, quoique courte ne nous est pas inutilement donnée par une souveraine sagesse ; Il en faut tirer autre chose que ce moment de joie, qui est suivi de tant de regrets ; dans doute le ciel nous présente cet essai de béatitude, afin que notre cœur en conçoive un plus grand désir.

Quand on sort de cette grande lumière, les sciences n'ont point de vérités, ni le monde de fortunes si éclatantes, qui ne nous paraissent troubles et confuses ; Tant qu'on a l'idée de ces douceurs éternelles, on ne remarque ici-bas /231/ que des défauts parmi tout ce que la nature et l'opinion nous montrent de plus éclatant : On se considère comme dans un profond abîme, où l'on n'a plus de désirs que pour le bonheur, qui est au dessus de nous ; Tous les entretiens, tous les efforts de l'esprit sont des vœux qui demandent à Dieu cette miséricorde.

On monte bien quelques degrés par les exercices de la vertu, mais on se voit sur des pas glissants, où l'on tombe en un jour plus bas, que l'on ne s'était élevé par le travail de plusieurs années : C'est pourquoi nos faiblesses, /232/ avec toutes les occasions de mal qui nous environnent, nous doivent toujours tenir dans la crainte de notre malheur, et dans le désir de notre liberté ; Hélas Seigneur, s'écrie le Prophète

saintes ardeurs, de quitter la vie par une retraite qui vous devienne un triomphe, et d'aller au ciel par ce chemin qui vous en mérite l'entrée.

Peut-être que la nature s'étonnera devant une mort qui a donné l'épouvante à Jésus-Christ, et dont la crainte le réduisit à l'agonie devant son supplice ; Mais courage, le Fils de Dieu a pris sur soi les faiblesse humaines, pour en échange vous investir d'une force surnaturelle, /239/ et pour vous faire désirer une mort qu'il a si glorieusement sanctifiée.

Considérez je vous supplie les marchands, qui s'exposent aux périls d'un long voyage pour un petit gain ; les soldats qui se précipitent à travers le fer et le feu pour un point d'honneur imaginaire ; Mille autres désirent et se procurent la mort, quand ils n'ont pas de favorables succès dans leurs affaires, pour vous faire voir que la vie n'est pas si précieuse qu'on ne l'engage pour l'objet de toutes les passions, et qu'elle n'est à souhaiter que pour la jouissance d'un autre bien : Ne /240/ craignez donc point de la perdre pour acquérir une éternité de gloire, pour arrêter tout d'un coup dix mille sujets de plainte que vous donnent vos infirmités, et par cet acte le plus héroïque de la charité, satisfaire à ce que vous devez à Dieu, comme au souverain Monarque de la nature, de la grâce, et de votre cœur.

Notre vie n'est un bien que parce qu'elle a du rapport avec l'existence de Dieu, qui est tout ensemble une vie et une vérité essentielle ; C'est pourquoi étant obligés de nous rendre conformes à Dieu, nous ne devons pas nous conserver /241/ notre vie au préjudice de la vérité. Le corps dépérit continuellement par les degrés de l'âge, et avec tout ce qu'on apporte de soin, il faut enfin qu'il périsse avec le temps ; Ne vous est-ce pas une occasion bien glorieuse, qui prévient ces ruines nécessaires de la nature, qui d'une chose périssable en fait un bien immortel, qui offrant à Dieu toute la vie, anticipe les mérites du temps même, qu'elle ne pourrait pas atteindre selon les secrets ressorts de sa providence.

Quand vous offrez ainsi votre vie pour la défense de la vérité, vous faites un /242/ sacrifice peut-être capable d'apaiser les justes indignations de Dieu contre tant de sacrilèges, qui s'immolent tous les jours aux idoles de l'opinion : Quasi tous les mondains cherchent Dieu pour les commodités de la vie ; Mais vous sacrifiez tous vos intérêts avec votre vie à l'honneur de Dieu ; vous rapportez ainsi toutes choses à leur principe ; vous finissez votre vie, comme le ciel ses mouvements et ses lumières, comme la nature ses existences, comme les Apôtres et les favoris de Jésus-Christ, pour suivre des lois éternelles. /243/

Ces peines dont la tyrannie vous menace, finiront bientôt, et cependant elles vous peuvent acquérir un bonheur qui ne finira jamais ; votre âme sera séparée du corps, mais pour se réunir à son principe, avec lequel elle a de plus étroites sympathies qu'avec cette petite portion de la matière. En un moment vous ferez le grand chemin qui est de la terre au ciel, du temps à l'éternité. Ne laissez pas encore de prévenir ce coup, par votre pensée, soyez d'esprit devant que vous soyez par effet, dans cette région de félicités, où vous jouirez pleinement de ce /244/ souverain

bien, dont un petit éclat vous donna ces ravissantes consolations, qui vo us firent abandonner les plaisirs du monde. Votre âme possédera toutes les vérités, tous les biens, dans les abîmes infinis de la gloire. Là vous bénirez éternellement Dieu de vous avoir retiré du monde par cette glorieuse occasion, qui vous délivre de tous les périls ; qui vous assure du bien pour lequel vous avez reçu la vie, et qui vous donne un privilège, que n'ont pas les Anges, de mourir pour la vérité.

Quoique votre âme bienheureuse, ne soit pas employée, comme les /245/ intelligences à mouvoir les cieus, et à gouverner les empires, elle ne laissera pas d'être comme une cause universelle en l'Église, par cet exemple d'un amour incomparable, qui animera les siècles suivants à la piété. Vous leur ferez continuellement cette leçon, qu'il faut tout quitter pour suivre le Fils de Dieu ; que sa croix est le véritable chemin du ciel, que les souffrances sont ici le prix de notre gloire, que c'est un trafic bien avantageux de donner quelques années d'une vie mortelle, pour un bonheur éternel, et que si l'amour survit à lui-même, après avoir présenté cet holocauste en désirs ou par effet, il peut le continuer en agissant dans les emplois dont je fais le suivant traité.

FIN